

4^E TIRAGE.



1^{re} ANNÉE



ALMANACH RETROSPECTIF 1916

ACTUALITÉS 1914-1915

Faits de Guerre au jour le jour du 28 juin 1914 au 1^{er} août 1915.
Lettres de Soldats -- Récits de Guerre -- Autour de la Guerre -- Stratégie ?..
Les Œuvres de Charité pendant la guerre
Un peu de Littérature -- Les loyers -- Agriculture
Chronique de la Mode -- Plats de Guerre -- Hygiène -- La Vie pratique

25 Centimes



ÉDITIONS BRIAN HILL, 106b, rue de l'Arbre-Béni, Ixelles-Bruxelles

SERET, PUBLICITÉ-ANNONCES, 45, rue Marché-aux-Poulets, Bruxelles.

A nos Lecteurs,

En publiant ce premier *Almanach* qui a exclusivement rapport aux évènements actuels, nous avons eu en vue de grouper pour nos lecteurs, à un prix minime, un ensemble de faits, anecdotes, chroniques et recettes divers ayant trait à notre situation depuis Août 1914.

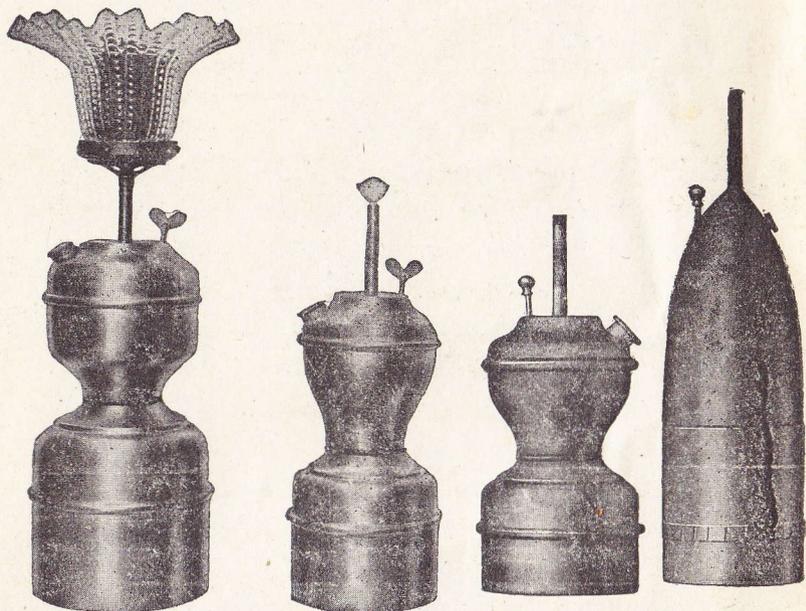
Nous avons renoncé à la note habituelle, d'ensemble de farces et mots pour rire qui n'étaient pas toujours des plus spirituels, qu'abordaient d'habitude les almanachs. Notre genre aura du reste bien des motifs pour être observé encore quelques années.

Nous présentons, à nos annonceurs et lecteurs, avec nos remerciements pour le bon accueil qu'ils nous ont réservé, nos meilleurs vœux pour **1916**. Que l'année nouvelle nous apporte au plus tôt : *La Paix*.

Les Éditions Brian HILL.

Palais de l'Eclairage

Rue des Bogards, 25, Bruxelles



Installations de Gaz et d'Electricité

RÉPARATIONS, TRANSFORMATION & ENTRETIEN
à des prix très modérés.

LUMIÈRE, SONNERIES ET TÉLÉPHONE

Spécialité d'installations de lumière électrique raccordées
aux réseaux de la Ville et des communes. Mécanique
de précision et réparations de phonographes.

DEVIS GRATIS SUR DEMANDE

Vente de lustres, gros et détail

GAZIER-PLOMBIER

22 22 22 22 22

ALMANACH RÉTROSPECTIF

1916

Faits de Guerre au jour le jour du 28 juin 1914
au 1^{er} août 1915. — Lettres de Soldats. —
Récits de guerre. — Le général Leman.
— Autour de la Guerre. — Les Œuvres
de Charité pendant la Guerre. — Un peu
de Littérature. — Les Loyers. — Agricul-
ture. — Chronique de la Mode. — Hygiène.
— Plats de Guerre. — La Vie pratique. —

PREMIÈRE ANNÉE — :—:— PRIX 25 CENTIMES

PUBLICITÉ
CARRÉN

Fumez les cigarettes Fantomas

MAISON HERBOTS, 88, RUE MALIBRAN, 88, Pompes funèbres de Belgique

M. Rolland, demeurant dans la commune de Plougonven, avait été mobilisé dès le début des hostilités. Comme ses parents n'avaient eu, depuis ce moment, aucune nouvelle de lui, ils firent de nombreuses démarches, notamment près de l'autorité militaire. Celle-ci leur fit savoir que le soldat était porté comme disparu depuis le mois d'août. Des camarades venus en permission, racontèrent de leur côté qu'ils avaient vu le fils tomber sur le champ de bataille, atteint d'un éclat d'obus.

Les parents étaient désespérés. Or, voici qu'ils viennent de recevoir une lettre de leur fils, leur annonçant qu'il est prisonnier en Saxe et qu'il n'avait pu trouver plus tôt l'occasion de leur écrire.

Moralité: parents ou femmes de soldats, ne désespérez pas si vous êtes sans nouvelles!

Lettres de Soldats

SOUS LES OBUS.

LE PETIT VILLAGE

Ceci est une « lettre de combattant ». L'auteur de cette page, un des collaborateurs du *Figaro* qui est au front depuis les premiers jours de la guerre, est le fils d'un académicien, mort peu de temps avant la guerre. Le père aurait été content du fils, fier du soldat et satisfait de l'écrivain.

Quel calme, ce soir! Nous sommes six, les pieds dans des pantoufles, assis autour de la table. Le poêle ronfle. Les uns lisent, les autres écrivent à la douce lueur d'une lampe. Est-ce bien nous qui pataugions hier dans la tranchée, entre deux murailles de boue? Sommes-nous vraiment à la guerre, sur le front, à quinze cents mètres de l'ennemi? Les nôtres, dont le courrier nous apporte les constantes inquiétudes, nous voient toujours sous la mitraille. S'ils pouvaient apprendre, à la minute même, que nous menons cette vie de cantonnement, d'une mélancolie si paisible, et qui est la nôtre, quatre jours sur huit!

Le petit village s'allonge, à flanc de côteau, jusqu'à la vallée. Les avant-postes en sont tout proches. Voici trois mois que nous faisons la navette de nos tranchées à ce village. Nous y sommes chez nous: nous y avons notre maison et nos habitudes.

Ces habitudes, pourtant assez différentes de celles qui furent les nôtres au temps lointain où nous étions des civils, comme nous y tenons! Peut-être parce que nous les savons fragiles, comme nous-mêmes, et à la merci du moindre des hasards de la guerre.

A la nuit tombante, la compagnie descend des avant-postes. Notre petit groupe de six — trois amis d'enfance et trois amis de guerre qui croient s'être connus toujours — regagne sa maison. Nos hôtes connaissent l'heure de la relève. Ils nous attendent. J'ai pu descendre avant les autres pour commander le dîner. D'abord, dès le seuil, à l'invariable question: « Personne ne manque? », je réponds gaiement:

— Mais non, personne, nous sommes seulement très sales et très fatigués, et nous avons faim.

Demandez partout les Marques :
Merdjan à 0.30, Vainqueur à 0.20, Gros à 0.25

Voir annonce page 38.

Le sac débouclé, le fusil rangé dans son coin, on conte, en attendant l'arrivée des amis, les rares péripéties des quatre derniers jours: les nuits étaient noires... il a beaucoup plus...; on a cru à une contre-attaque et pas mal mitraillé...; des obus ont passé...

— Et vous, au pays, pas trop de dégâts?

Car notre village est bombardé à intervalles plus ou moins réguliers. De nombreuses maisons étaient déjà éventrées avant notre arrivée, et les Anglais ont livré ici de durs combats. Presque chaque jour, des obus tombent. Les habitants ne s'en occupent guère. Ils ont pris un peu de notre mentalité militaire, comme nous un peu de leur âme paysanne. Ils savent qu'à la guerre, on ne doit plus s'étonner de rien.

Non, cette fois, il n'y a pas eu de grands dégâts.

— Un 165 est tombé dans le jardin de M^{me} B... Vous voyez bien, à droite, en montant au château?

Je fais signe que je connais. Je suis du pays.

— Le père Untel a failli être tué dans son grenier par une balle perdue.

Nous concluons gravement:

— C'est malheureux tout de même!

Nous hochons la tête, comme le font les anciens, les années où la récolte est mauvaise.

L'autre jour, vers midi, un obus éclate près de chez nous. Personne n'y fait attention. C'est l'habitude. Mais en voici deux, trois, suivis d'une salve.

Les coups se succèdent. Par la cheminée qui fait tuyau acoustique, nous entendons la détonation sourde, lointaine, du départ, puis l'explosion violente, toute proche. Cette fois, nos hôtes s'alarment. Des sabots claquent dans la cour. Ce sont les voisins qui se réfugient à la cave. C'est l'usage encore, les jours de bombardement. Nous restons seuls maîtres de la maison, occupés à surveiller notre popote. Ce n'est ni bravade, ni même bravoure. Nous nous savons assez en sécurité ici. Le bâtiment est en contre-bas de la route. Il n'a jamais rien reçu, qu'un petit 77, dans un coin. D'abord nous sommes chez nous. Et puis, nous n'allons pourtant pas lâcher la soupe!

Mais, ce matin, il s'agit décidément d'une canonnade en règle. Notre indignation s'aigrit: « Est-ce qu'ils vont jouer à casser notre maison? » Un coup d'œil dehors. Les rues sont déjà désertes. Nous remarquons alors l'absence d'un des nôtres. Il est sorti tout à l'heure pour essayer de trouver du vin. Où est-il en ce moment? Nous ne rions plus, en mettant le couvert. Un gros percutant éclate encore tout à côté; les vitres tremblent, plusieurs tuiles tombent dans la cour. On entend le miaulement aigu de deux shrapnells au coin de la rue. Quelques secondes après, notre ami rentre en coup de vent. Il est un peu pâle et très furieux. Il a trouvé du vin, mais il a failli être tué. Pour lui témoigner notre joie de le revoir indemne, nous lui crions tous à la fois des sottises. Puisque nous sommes au complet, à table! Et le déjeuner se passe, très gaiement, à blaguer l'artillerie ennemie, pendant que le bombardement se ralentit et s'éteint.

== Maison A. Opdebeek ==
DÉMÉNAGEMENTS & GARDE-MEUBLES
CHAUSSÉE D'IXELLES, 73, IIXELLES

Prix de guerre-forfait.

PUBLICITÉ CARRÉN

Mesdames,

Pour être bien habillées, adressez-vous
à la

MAISON HOGUET

Chaussée de Waterloo, 111

(Coin rue De Thy — Arrêt trams 9 et Economique)

SAINT-GILLES

84, Rue de Flandre, 84

(Près du Marché-aux-Porcs)

BRUXELLES

Confections pour Dames

JUPES — BLOUSES — MANTEAUX

La Maison possède le plus grand assortiment de
Blouses de l'agglomération.

DEUIL EN 12 HEURES

Le Meilleur SEL DE TABLE ÉPUROS

**PHOSPHATÉ, NUTRITIF & FORTIFIANT
SE VEND DANS TOUTES LES BONNES ÉPICERIES**

A deux heures, nous allons chercher les réfugiés dans la cave. Nous avouons alors au retardataire qui nous a tant inquiétés que, pendant dix minutes, nous avons songé à nous « planquer » avec les civils. Il nous traite de froussards; ceux qui sortent de la cave trouvent au contraire que « ces messieurs ont été bien hardis ». L'essentiel, c'est que les autres n'ont pas cassé notre maison.

Bien tranquilles à présent, sachant que la règle du jeu est de ne pas bombarder deux fois le même jour, nous parcourons les rues que jonchent les morceaux de soufre dont les obus sont chargés.

Pauvre village! C'était, en septembre dernier, un joli bourg semblable à tant d'autres des bords de l'Aisne, où les maisons ont leur style à part, où les portails et les perrons de pierre blanche, les toits d'ardoise violette de Champagne et d'Ile-de-France se marient déjà aux pignons en escaliers de la Flandre voisine. Maintenant, elles sont bien délabrées, les maisons claires; celle du percepteur est vide, celle du boulanger aussi. L'église, autour de laquelle dorment plusieurs des nôtres, n'a pas été épargnée, et la canonnade de tantôt a ajouté quelques ruines aux anciennes.

Les civils, eux aussi, sont sortis. On bavarde. Nous faisons chaque jour des progrès dans le parler local. Nous savons que « ce ch'tiot ila » veut dire ce petit garçon-ci, et que les parents et grands-parents se disent « les tayons » et « les ratayons ». Braves civils! on ne parle jamais d'eux, et ce n'est pas juste. Non seulement ceux-là ont vu partir les jeunes sur le front, non seulement ils vivent dans la guerre, mais encore beaucoup d'entre eux ont des parents dans les villages voisins au pouvoir de l'ennemi.

* * *

LA CHASSE EN POLOGNE.

Extrait d'une lettre d'un officier :

— La chasse a toujours passé pour un sport rempli d'attrait, mais quand il faut qu'on s'y livre par nécessité, ce n'est plus tout à fait aussi amusant.

Nous avons débuté par la chasse aux poux; nous en avons détruit des compagnies entières. Les chambres de notre quartier en Pologne furent d'abord vidées, les murs enduits de chaux chlorée, les planchers arrosés de lysol et les fentes des bois de lit bouchées hermétiquement. Après huit jours, la vermine avait disparu.

Je ne parle pas des puces. Pourquoi? Mon Dieu! parce que les puces sont devenues des animaux domestiques à peu près supportables. Les mouches sont bien autrement agaçantes. Quand on ferme les fenêtres, l'air devient irrespirable; quand on les ouvre, les mouches s'engouffrent à l'intérieur. Si l'on veut dormir, les mouches vous en empêchent: elles vous assaillent le nez vingt à la fois. Inutile de s'en débarrasser; elles reviennent plus nombreuses, se posent sur votre front, sur vos oreilles, sur vos lèvres, dans le cou, jusque sur la main qui les chasse. C'est à en devenir fou. D'un autre côté, si l'on se couvre le visage d'un voile ou si l'on met des gants, on n'arrive qu'à transpirer et le sommeil n'en est pas plus tranquille. On est obligé de se lever! On appelle son ordonnance: « Un essuie-main! Vite, et en chasse!» En cinq minutes, on fait un massacre de sept à huit cents mouches, ce qui vous permet de goûter une demi-heure de tranquillité. Les vapeurs de lysol, de chlore, d'anis et d'autres ingrédients produisent les rêves les plus doux jusqu'au moment où l'on doit recommencer à se lever pour

47

Maison A. Opdebeek

DÉMÉNAGEMENT ET GARDE-MEUBLES
CHAUSSÉE D'IXELLES, 73, IIXELLES

Prix de guerre-forcort

PUBLICITÉ CARRÉN

livrer bataille aux milliers de mouches qui ont de nouveau envahi la chambre.

Voilà la guerre! On ne pourrait y résister si l'on ne savait qu'au moins pendant la nuit les mouches vous laissent un peu de répit, ordinairement jusque vers deux heures du matin.

Mais ne croyez pas que la chasse soit terminée pour cela: on se couche avec un browning chargé à portée de sa main, car c'est à présent les rats qu'on aura à combattre. Pan, pan! A chaque coup on devient plus sûr de son tir. Quand un rat s'est tapi sous mon lit, je ne bouge plus, j'attends et j'écoute. Soudain, un léger bruissement. Ce sont les ennemis. Le vieux grand-père marche en avant. On les entend trotter sur le plancher. Attention! Mes voisins de chambre sont sur leurs gardes comme moi. Quatorze lampes électriques s'allument en un seul éclair. Feu! Fuite éperdue des rats dans leurs trous. Le vieux grand-père est tué. Il baigne dans son sang dans un coin de la chambre. Et là-dessus tout le monde se rendort content. Un rat constitue actuellement un plus beau trophée de chasse qu'un cerf.

UN BEAU TRAIT D'ENDURANCE.

Un journal flamand publie les extraits suivants des notes d'un soldat des Flandres:

— C'est ici que le camarade Plancke a été tué... Après dix jours, je le retrouve... Blessé, je me suis trainé jusqu'à lui à quatre pattes, en tâchant d'éviter les balles... Je fouille le camarade défunt, trouve son carnet de notes et le prend dans l'intention de le remettre plus tard, comme souvenir, à sa famille... Je veux y inscrire mon propre nom... J'écris: « Louis Vandenberghe, 7, rue Mirabeau, Lille, jure son honneur que s'il vit il annoncera la mort de son ami Plancke. »

... Je suis atteint d'une balle dans le cou et de trois balles dans la jambe droite; je n'ai pas trop mal en ce moment, mais mon pied droit est en compote... C'est à peine si je puis me trainer... Depuis quinze jours que je rôde ainsi, je n'ai mangé que ce que je trouvais dans les champs. Voilà quinze jours, et je n'ai pas encore rencontré un brancardier... Ils ne doivent pas être nombreux... S'ils ne se dépêchent pas, ils me trouveront mort, comme mon ami Plancke...

... Je pense à ma mère, à ma chère femme et à mes frères et sœurs... J'ai fouillé les poches de Plancke pour y découvrir un couteau qui me permettrait de couper mon soulier et de me soigner le pied... Je n'ai trouvé qu'un carnet de notes et une montre, que je remonte tous les jours pour savoir l'heure... Si j'arrive à me sauver, je la rendrai aussi à la famille de Plancke... J'ai une main paralysée, et il est très difficile de s'aider avec une main percluse... Si la guerre finissait maintenant dans deux ou trois jours, on viendrait peut-être me chercher ici... Je prie tous les jours pour Plancke et pour moi aussi en passant, afin que Dieu m'entende et me sauve...

... Je ne sais pas au juste combien de jours il y a maintenant, depuis le 15 octobre, mais j'estime qu'il doit bien y en avoir maintenant une trentaine. Le premier jour, j'ai enlevé des biscuits des sacs de soldats tués, puis j'ai vécu de légumes; mais, maintenant, je ne sais plus me mouvoir; je dois rester couché ici... Mon pied me fait horriblement mal... A demain... »

Et le soldat passe encore quelques jours dans cet état jusqu'à ce qu'il

Demandez partout les Marques :
Merdjan à 0.30, Vainqueur à 0.20, Oros à 0.25

Voir annonce page 38.

soit découvert par un postier, qui le ramène dans une tranchée française. Après un combat, il dut être abandonné de nouveau, pour être recueilli enfin définitivement.

— Je n'ai pas de chance, écrit-il alors: je pensais partir cette nuit, mais voilà que les Allemands ont attaqué, et mes camarades ont été forcés de me laisser là... Je suis de nouveau seul... mais j'entends venir du secours... On se bat à nouveau... Mes camarades reculent... Enfin des infirmiers du 148^e arrivent de mon côté... Je suis sauvé; au moment où j'écris, on panse mes blessures... J'ai mangé une tartine et fumé une cigarette que m'a offerte le major. Je suis ressuscité!

LETTE D'UN TELEPHONISTE EN CAMPAGNE.

— Le secteur est particulièrement dangereux pour les téléphonistes. Ils sont obligés de rester dans leur abri, auprès de leurs appareils, quelque violent que soit le bombardement; leur angoisse est grande lorsque des éclatements approchent, car ils savent que leur abri n'est pas suffisant et qu'une bombe les ensevelira sous les décombres! Quelles nuits atroces! Les oreilles sont tendues malgré soi. On ne voudrait pas entendre le départ et pourtant on écoute. La bombe part; on suit par la pensée sa marche pénible dans les airs. Puis un bruit sourd annonce sa chute. C'est le moment terrible! Est-ce à vingt, à dix mètres, ou à notre porte? Puis une lumière fulgurante, une formidable soufflet, une violente poussée d'air chaud et puant, qui projette à terre tout ce qui est suspendu dans l'abri, la lumière bien entendu éteinte. Un parapet s'écroule; on regarde: c'était à cinq mètres. « Allô! allô! la communication n'est pas coupée? Parfait! » Et l'on attend la prochaine.

Vivre vingt nuits dans cette fournaise n'est pas un amusement. On en ressort épuisé et abruti, mais trempé, ayant acquis du sang-froid et du coup d'œil, deux qualités nécessaires.

UN TESTAMENT DE SOLDAT.

Le *Petit Marseillais* publie l'émouvant document que voici, trouvé dans la poche d'un soldat français tué par une balle au cours d'un engagement:

« Cela est mon testament, écrit par moi Pierre M..., de Château-roux. Si je suis mort un jour à la guerre, je n'ai pas grand'chose, mais j'ai ma malle à l'hôtel de la Boule d'Or, à Bourges, qu'il faut écrire à ma sœur qu'elle aille la chercher. Ce que j'ai sur moi, il ne faudra pas l'envoyer: ça ne vaudrait pas la peine. Je donne ma pipe à mon cousin Albert J..., de la 6^e compagnie, que les camarades lui donneront quand ils le rencontreront, ça ne presse pas. Mon portefeuille, qui est tout neuf, car je l'ai acheté juste à la guerre, ça sera pour J... qui est un savant et qui écrira à ma sœur comment ça sera arrivé et quo je

Tout le Monde élégant s'habille
" A LA BELLE COUPE " 29 fr. ⁵⁰

CHAUSSÉE DE WATERLOO, 109 ET RUE MALIBRAN, 106
SURTOUT NE LISEZ PAS LA PAGE 22

== Maison V. Massart ==

122, RUE GOFFART, 122 -:- 5, RUE DU GERMOIR, 5

Petites braisettes réclame pour cuisine. — fr. 1.80
Petit Tout-Venant — fr. 1.80

PUBLI-
CITÉ
CARRÉN

MAISON HERBOTS, 88, RUE MALIBRAN, 88, Pompes funèbres de Belgique

suis mort en brave, j'espère bien, car je ferai ce qu'il faut pour ça. Le linge de mon sac qu'est bien garni, ça sera pour les camarades qui en ont besoin, mais ça sera L... qui commencera à choisir, car il n'en a guère. Ma blague, ça sera pour T... Avec la pipe à mon cousin Albert J... faudra également donner l'étui comme de bien entendu. Mon portemonnaie avec l'argent, ça sera pour le capitaine qui le donnera à l'aumônier pour des messes pour moi et pour les camarades de la compagnie qui sont morts aussi. Ma photographie qu'est dans le portefeuille, ça sera pour le capitaine qui la gardera en souvenir de Pierre M..., parce que je l'aime bien, parce qu'il a toujours été bon avec nous, et s'il la garde ça me fera plaisir.»

DANS LA BOUE.

Le *Journal de Rouen* publie la lettre suivante d'un jeune chasseur d'Afrique combattant aux environs d'Arras :

— A trois, nous partîmes à 5 heures du soir pour rejoindre notre poste. Après avoir parcouru 3 kilomètres sur la route, nous nous engageâmes dans un boyau qui conduisait à la tranchée. Nous avions fait à peu près les trois quarts du chemin, — j'étais en tête du détachement, — quand je me sentis enfoncer subitement : bientôt j'avais de la vase jusqu'aux genoux. Mes deux camarades tentèrent de me dégager ; ils ne purent y parvenir ; ce que voyant, ils décidèrent de retourner en arrière pour chercher du renfort. Quatre heures durant je les attendis : j'enfonçais toujours et la boue m'arrivait aux hanches !

J'enlevai mon manteau, mon mousqueton et mon coupe-choux, et, saisissant ma gamelle, j'essayai de me dégager en rejetant la vase qui m'entourait en dehors du fossé ; au bout de quelques minutes, je compris que c'était là un travail inutile, car la boue retombait dans le fossé au fur et à mesure que je cherchais à m'en débarrasser. Je creusais moi-même ma fosse !

Je pris alors un parti héroïque : je saisis mon couteau, plongeai le bras dans la vase et coupai souliers et molletières. Mais je ne pus encore sortir de mon linceul mouvant. C'est seulement quand j'eus fait le sacrifice de mon pantalon et de mon caleçon que j'arrivai enfin à me délivrer ! Seulement, quand je voulus reprendre mon manteau et mon mousqueton, ils avaient disparu à leur tour.

... Je n'essaierai pas de vous dire comment je parvins à quitter cet infernal endroit. Sachez que c'est seulement à minuit que j'arrivai, à moitié nu, à la tranchée ! Là, un camarade me donna une toile de tente et m'enroula dedans... et le sous-officier présent m'envoya monter la faction. Jamais garde ne me parut plus dure à monter.

C'est seulement à 6 heures du matin — après avoir été relevé — que je pus m'approcher d'un bon feu. J'étais littéralement mort de froid.

L'officier commandant, mis au courant de ma situation, me fit évacuer sur une ferme où des camarades me donnèrent une vieille culotte, une paire de pantoufles et des chiffons pour m'envelopper les pieds. Mais mes malheurs n'étaient pas terminés. Je ronflais depuis un quart d'heure dans la paille, quand un bruit épouvantable me réveille. C'étaient les Allemands qui bombardaient la ferme où j'étais !... »